Mon expérience photographique avec les éléphants au Laos,

Philippe COSTE

Ayant grandi en France, je n'avais jamais vraiment approché d'éléphants avant de venir vivre au Laos en 1999. D'ailleurs, au moment de mon arrivée au pays du million d'éléphants, leur présence se faisait déjà discrète et pendant longtemps mes contacts avec ces animaux ont surtout été le fruit du hasard. Mais quelques rencontres fortuites avec des cornacs et leurs éléphants sur les routes du nord Laos ont suffi à aiguiser ma curiosité pour la relation qui lie les hommes à ces animaux si particuliers.

En 2004, j'ai entrepris de visiter la région de Hongsa réputée pour accueillir une importante population d'éléphants. Se rendre à Hongsa était alors une véritable expédition. Une grosse partie de la route n'avait pas encore été goudronnée et le trajet s'effectuait sur des pistes terriblement poussiéreuses en saison sèche ou boueuses voire impraticables en saison des pluies. Des conditions difficiles qui m'ont fait réaliser que pendant longtemps le moyen de transport le plus approprié pour se rendre dans ce district isolé était de voyager à dos d'éléphant !

A l'occasion d'un de mes premiers séjours à Hongsa j'ai rencontré Pheng et Mae Bouakham son éléphant. Pheng et moi, nous sommes rapidement liés d'amitié. Et grâce à son aide, j'ai pu entreprendre un véritable travail photographique dans les villages et les forêts de la province de Sayaboury. Différents séjours m'ont alors permis d'explorer plus en détails l'étonnante proximité que les cornacs entretiennent avec le plus gros des mammifères terrestres. Plusieurs années durant, j'ai documenté différentes activités de la vie villageoise auxquelles participaient les éléphants. Si le débardage prend une place importante dans mes images, c'est que durant ces années-là il représentait la principale occupation des hommes et des éléphants.

A cette période, je photographiais principalement en argentique et en noir et blanc. Un peu avant de venir au Laos j'avais troqué mon appareil reflex - 24x36 - pour un appareil moyen format - 6x6 -, très compact et très maniable, parfait à mon gout pour le reportage. Dans un souci de continuité esthétique avec mes premières images laotiennes - principalement des portraits et des scènes de vie, ainsi qu'une série sur la riziculture - le format d'image carré (6x6) et le noir et blanc se sont naturellement imposés pour ce nouveau projet.



Par la suite, à l'occasion d'expositions au cours desquelles j'ai pu présenter mon travail, on m'a souvent fait remarquer que le noir et blanc rend mes images d'éléphants difficiles à dater. Qu'elles pourraient tout aussi bien avoir été prises au début du vingtième siècle ou même avant. Cette impression d'intemporalité est d'autant plus accentuée qu'au Laos le travail en forêt emploie peu de machines et d'équipements modernes. Pourtant ces photos sont le reflet de leur époque et il est important de comprendre qu'elles montrent une réalité en déclin jusqu'à aujourd'hui. En l'espace de quelques décennies, la plupart des État-nations de la région ont pris des mesures de conservation de la biodiversité et interdit -ou réduit à minima- l'exploitation forestière. La perte de revenus consécutive a progressivement amené les hommes à employer les éléphants à d'autres tâches, principalement dans le tourisme, un secteur économique porteur jusqu'à la récente pandémie de Covid 19. Au même moment, sans doute parce que les éléphants devenaient plus visibles et accessibles, de nombreux journalistes et touristes ont attiré l'attention du grand public sur la pénibilité du travail de débardage et plus encore sur les mauvais traitements faits à ces animaux. On ne compte plus aujourd'hui le nombre d'articles de presse, de reportages et de vidéos, largement relayés sur les réseaux sociaux, qui ont projeté une vision occidentale très partiale de la situation de l'éléphant en Asie : considéré comme Dieu vivant hier pour nombre de populations du continent, l'éléphant serait en fait l'objet d'une maltraitance culturellement institutionnalisée.



Mes photos ne visent pas à tomber dans cet écueil, ni à condamner des pratiques locales. Ma curiosité m'a poussé à m'intéresser à ces pratiques de l'intérieur afin de confronter les discours généralistes et les préjugés à la réalité du terrain.

Pour ma part, j'ai d'ailleurs pris conscience de l'existence de mauvais traitements envers les éléphants, avant même d'entreprendre un travail photographique sur le sujet. Un de mes précédents voyages en Asie du Sud-Est m'avait mené dans le nord de la Thaïlande pour visiter un hôpital pour éléphants situé entre Lampang et Chang Mai. Peu avant que je m'y rende, cet établissement avait attiré l'attention des médias internationaux

pour avoir accueilli et appareillé Motala[1], une éléphante d'une cinquantaine d'années qui avait perdu un pied après avoir marché sur une mine anti-personnel en Birmanie.

Le jour de mon passage, l'hôpital n'avait pas de patient. Je n'y vis ni éléphant ni soins vétérinaires, mais je pus visiter les locaux. Un carnet mis à disposition des visiteurs me permit de prendre connaissance de l'histoire de tous les éléphants soignés à l'hôpital. Je découvris alors que les problèmes de santé des éléphants n'étaient pas tous aussi accidentels que ceux de Motala. Si certains animaux s'étaient blessés en travaillant au débardage, d'autres avaient été soignés pour mauvais traitements. Une histoire en particulier m'avait ému et elle est restée gravée dans ma mémoire jusqu'à aujourd'hui. Des moines bouddhistes avaient acheté un jeune éléphant mâle pour l'utiliser sur le chantier d'une pagode. Une fois sa participation à la construction du temple terminée, les moines avaient loué l'animal et celui-ci s'était retrouvé à travailler dans l'industrie du débardage, une activité illégale en Thaïlande depuis longtemps déjà. Quelques années plus tard, alertés par la police, les services vétérinaires provinciaux avaient récupéré cet éléphant dans un état de dénutrition avancé et incapable de marcher. Ses mahouts lui imposaient des journées de travail de plus de dix heures et ne lui procuraient pas assez de nourriture. Pour éviter de le voir fuir leurs mauvais traitements ils l'attachaient la nuit, ce qui empêchait l'animal de s'alimenter de lui-même dans la forêt. Soucieux de conserver de bons rendements de travail, les mahouts compensaient son manque de nourriture en lui administrant de fortes doses d'amphétamines[2]. L'intervention des vétérinaires lui avait sauvé la vie. Après avoir reçu des soins l'animal avait réussi à récupérer physiquement, mais, semble-t-il, il était resté marqué par cette expérience et avait perdu la capacité de communiquer avec ses congénères.

Ayant cette histoire en tête, j'ai commencé mes prises de vues. Pour autant, pendant ces dix années passées à photographier des hommes et des éléphants dans leurs tâches quotidiennes, je n'ai jamais été témoin de violence envers ces animaux. Je n'ai jamais cherché non plus à photographier ce genre de situations. Ce choix s'est imposé à moi non pas pour nier l'existence de telles pratiques, mais parce que mon expérience du terrain m'a permis de comprendre que la violence envers les éléphants n'est pas une fatalité en Asie. Aussi, plutôt que de dénoncer des situations de maltraitance somme-toutes assez similaires à celles que l'on peut rencontrer en Occident ou ailleurs envers les chevaux, les vaches ou tout autre animal impliqué dans nos activités économiques, j'ai préféré documenter ce que l'on pourrait appeler de bonnes pratiques. Selon moi, les savoirs culturels et les pratiques locales ne doivent pas être considérés a priori comme favorisant la maltraitance. Il me semble bien au contraire que ces relations interspécifiques établies de longues dates peuvent être envisagées comme ayant la capacité de garantir les conditions d'un vivre ensemble harmonieux entre les hommes et les éléphants notamment à travers le travail[3].

Loin de la violence et de la maltraitance, Pheng et les quelques amis avec lesquels il avait pour habitude de travailler en forêt sont à mes yeux des cornacs exemplaires, respectant les besoins et les rythmes de vie des éléphants. Les revenus générés par le débardage font vivre leurs familles. Sans éléphant ils ne pourraient pas

---

[1] https://www.nationthailand.com/thai-destination/30302553
https://johnshepler.medium.com/mosha-motala-get-new-legs-189ec1a5b872
https://animom.tripod.com/motala.html

[2] https://www.afr.com/companies/agriculture/loggers-drug-elephants-19970616-k7hux

[3] Voir à ce sujet les ouvrages ou articles de la sociologue Jocelyne Porcher qui ont nourri ma réflexion sur le travail animal.
https://jocelyneporcher.fr/

effectuer ce travail ni bénéficier de cet apport financier. Mais la sécurisation de leurs revenus n'est pas la seule raison des soins et des égards qu'ils portent à leurs compagnons de travail. Leur attitude bienveillante est l'expression d'un savoir-faire illustrant un vivre-ensemble rendu possible par une connaissance et une confiance réciproque. C'est finalement cette vie partagée par des hommes et leurs partenaires éléphants que j'ai essayé de capturer dans mes premières images. A travers ce travail de documentation photographique, je souhaite m'adresser au grand public afin de le sensibiliser au risque de disparition de ce mode de vie multimillénaire.



Après plusieurs années passées à photographier cette vie partagée des hommes et des éléphants, vers 2009, en essayant un nouvel appareil photo numérique, j'ai fait quelques photos en gros plans de la peau d'un éléphant. Contrairement à mon appareil argentique moyen format, ce reflex numérique permettait d'utiliser un objectif macro. Les premières images que j'ai obtenues se sont révélées si surprenantes que j'ai décidé d'explorer les possibilités esthétiques offertes par la macrophotographie de pachydermes. Pour cela, il m'a fallu m'approcher des éléphants beaucoup plus que d'habitude, jusqu'à parfois tenir mon objectif à une distance de quelques centimètres seulement. Au début, ce rapprochement du regard n'était pas très confortable. Fermer un œil, fixer l'autre dans le viseur, se concentrer sur le cadrage, limiter son champ de vision à quelques centimètres de peau et ne plus rien voir d'autre de l'animal implique une perte de repères. L'abandon de la vision périphérique si sensible aux mouvements, ne permet plus d'anticiper ceux de l'éléphant. Photographier dans ces conditions nécessite un renoncement à notre instinct de préservation face aux dangers que peut représenter pour l'homme la proximité d'un animal si puissant. Mais grâce à la complicité de mes amis cornacs qui me regardaient évoluer à proximité de leurs éléphants d'un œil amusé, j'ai rapidement réussi à dépasser ces premières appréhensions pour explorer l'animal dans ses moindres détails en jouant avec les formes et les matières que mon nouveau matériel photographique offrait à mon regard. Ces images en gros plan placent le public à portée de main de l'éléphant et invitent à ressentir sa sensualité surprenante constituée d'incroyables paysages à fleur de peau.

